

Michel BANNIARD
Professeur de langue
et de littérature françaises
du Moyen Age à l'Université
de Toulouse-II (France)

**Communication à la Table ronde de Linguistique historique
de Venise, Juin 96**

1. Conscience et science langagières
2. Nommer : latin des illettrés, latin mérovingien
3. Comprendre : intelligibilité à variables multiples
4. Parler : diasystèmes latinophones
5. Diglossie carolingienne.

1 - CONSCIENCE ET SCIENCE LANGAGIERES

a) J'ai l'honneur insigne d'ouvrir la série d'exposés de cette table ronde : outre le plaisir que j'ai de participer à cette session de travail, je conçois une certaine joie devant le thème qui a été retenu. Il montre en effet qu'en 25 ans la question du passage du latin aux langues romanes a cessé de n'être abordé que de manière latérale, comme s'il y avait quelque chose de peu scientifique à poser nettement des questions du type : pourquoi a-t-on cessé de parler latin ? comment a-t-on commencé à parler roman ? Quand s'est produit le passage ? Qui s'en est rendu compte ? Quels droits ont été accordés à la parole romane, notamment quels droits d'accès à la forme écrite ? J'arrête là une énumération nullement exhaustive pour me concentrer sur le sujet que j'ai proposé. Mon but est de préciser l'état actuel de mes réflexions par rapport aux travaux antérieurs d'autres chercheurs (nombreux désormais) qui touchent ce domaine, par rapport à mes propres enquêtes, et par rapport à ce que je connais des points de vue des membres présents.

b) J'ai pris comme cadre chronologique la période qui s'étend du début de la latinophonie tardive (III^e siècle) au début de la romanophonie archaïque (VIII^e siècle). Cette prise de position terminologique et chronologique ne saurait se justifier dans le cadre de cet unique exposé. Je renvoie donc à d'autres travauxⁱ. Les termes de latinophonie et de romanophonie me paraissent commodes et justes pour désigner la représentation que je me fais de la

situation langagière, *in situ et in tempore*, de l'Occident Latin. Ils évitent surtout d'opposer *le latin aux romans*, en laissant place à la variété au stade initial, sans négliger l'unité au stade final. Pour cette fois, je me borne au domaine francophone, puisque j'ai professionnellement à m'occuper de préférence de cet espace. Je parle de diachronie langagière, parce que je suis convaincu qu'il y a une métamorphose tout de même importante de la langue parlée du III^e au VIII^e siècle : commencée sous Dioclétien avec des locuteurs parlant le latin tardif, l'histoire s'achève avec des locuteurs parlant le protofrançais sous Charlemagne. Cette description implique que la structure de la langue a suffisamment changé à travers le temps pour qu'à terme elle ait cessé d'être identique à elle-même. C'est là qu'à mon sens devront intervenir un certain nombre de concepts linguistiques, dont celui de diasystème, qui nous donne les moyens de décrire la réalité vivante de la parole dans son histoire.

c) Trois points serviront à illustrer ma proposition : 1) Nommer la langue commune : on ne peut faire l'économie d'un retour sur les *testimonia* des contemporains ; 2) La comprendre : la dichotomie par oui ou par non est trop élémentaire pour rendre compte de la réalité communicationnelle ; 3) La parler : comment concilier la mutabilité langagière de génération en génération avec la permanence de la communication entre ces générations ?

2 - NOMMER : LATIN DES ILLETTRES, LATIN MEROVINGIEN

A) Nommer la langue parlée spontanément par une collectivité de locuteurs met en jeu des données suffisamment complexes pour que je recule devant une théorisation globale. Mais je ne peux faire l'économie d'un retour à cette question dont les enjeux sont essentiels. Les philologues romanistes, les latinistes diachroniciens, les historiens de la culture l'ont répétitivement abordée, dans la mesure où ils accordaient une importance à la documentation offerte par les contemporains. Le dossier est épais, depuis le travail pionnier d'Hugo Schuchardt jusqu'aux plus récentes prises de position des spécialistes d'aujourd'huiⁱⁱ. Je voudrais rappeler un principe de base trop souvent, mais pas toujours, négligé : il y a toujours eu dans l'Antiquité des érudits pour non seulement avoir conscience de grandes différences au sein de la latinophonie, même à l'époque dite arbitrairement "classique", mais encore pour travailler à établir une hiérarchie au sein de celle-ci. C'est au premier siècle avant notre ère que les intellectuels (le HMA les nommerait *litterati*, *scholastici*, *eruditi*...) inventent la latinité urbaine : ils récusent tout ce qui sent la campagne (*subrusticum*) et l'ancien temps (*antiquitatem*) pour imposer le poli distingué de la Ville (*urbanitas/elegantia*ⁱⁱⁱ). Chemin faisant, ils donnent à comprendre combien ils sont sensibles à l'hétérogénéité de la parole latine, même à Rome. Cela n'empêche nullement un des maîtres de cette révolution langagière^{iv} d'user dans ses ouvrages techniques d'un latin qui surprendrait plus d'un

spécialiste du latin mérovingien. Car, voici ce que Varron dicte à l'occasion à son secrétaire lorsqu'il compose son traité sur l'agriculture :

Duo enim genera cum sint pastionum, unum agreste, in quo pecuariae sunt, alterum uilaticum, in quo sunt gallinae ac columbae et apes et cetera quae in uilla solent pasci, (...) et ideo ex una uilla maioris fructus capere quam alii faciunt ex toto fundo^v.

Avec un peu de bonne volonté, en ajoutant notamment quelques erreurs graphiques, on ferait volontiers glisser cette phrase au VI^e siècle (cf. *unus...alter* !). En fait, sorti de la grammaire du thème latin, on pourrait se poser la question : le latin classique a-t-il existé (il suffit de lire Virgile pour voir que sa syntaxe n'est pas celle que décrit la grammaire normative moderne) ? De plus, les intellectuels ont eu une vive conscience de ces distinctions et ont travaillé à les accroître, puis à les protéger : ils sont devenus les guides de l'élégance et de la démarcation sociale, et ont fondé la caste des "gardiens de la grammaire (*custodes grammaticae*)". Bref, tout s'est toujours passé sous le signe de la conscience langagière^{vi}.

B) C'est pourquoi la manière dont les intellectuels nomment la langue parlée spontanée à quelque époque que ce soit est riche d'enseignements pour nous, même si leurs indications ne se laissent

pas déchiffrer de manière monovalente^{vii}. Une partie des chercheurs s'est enfin accordé à reconnaître l'importance du fameux canon 17 du concile tenu à Tours en 813 : il éclaire l'histoire culturelle et l'histoire langagière. Eclairer n'est pas illuminer, puisque trois interprétations s'affrontent sur le sens du verbe *transfere* (je les rappelle par ordre de vraisemblance croissante) : 1) Mettre par écrit en langue usuelle (passage à la *scripta vernaculaire*)^{viii} ; 2) Prononcer avec le phonétisme de la langue usuelle (passage d'une articulation artificielle à une articulation naturelle)^{ix} ; 3) Traduire à proprement parler (passage d'une langue à une autre). C'est cette dernière interprétation que je retiens pour des raisons que j'ai exposées ailleurs^x, tout en lui apportant à présent des nuances.

Je voudrais surtout insister sur le sens de l'expression *romana lingua rustica*. Il est malheureux de traduire, comme cela est souvent fait, par "langue romane rustique", voire par "langue romaine rustique". (A mon avis, ceci n'est pas une traduction, mais un décalque). En effet, le seul sens rigoureux est "latin des illettrés" ou, mieux, "latin d'illettré", puisque *lingua romana* est une variante de *lingua latina* et que *rusticus* ne veut dire qu'"inculte", donc "illettré" dans le latin des VI^e-VIII^e siècles (hors contexte spécifiant qu'il s'agit de paysans - d'ailleurs, ce n'est pas un hasard si c'est précisément l'époque où *paganus* supplante *rusticus* en ce sens dans la langue parlée)^{xi}.

Theotisca lingua lui-même ne désigne pas seulement, comme on le traduit, ou plutôt là aussi comme on le décalque "langue tudesque" ; la valeur première de "langue du peuple" n'est sans doute pas entièrement effacée au début du IX^e siècle^{xii}. Sauf que ce peuple appartient au monde germanophone, ce qu'implique le lexème francique employé. *Stricto sensu*, *lingua* est en facteur commun avec *romana rustica* et avec *theotisca* : il s'agit dans les deux cas de la langue parlée par la collectivité des locuteurs, donc par les illettrés. Un francophone (germanique !) qui n'a pas appris le latin est sur le même plan dénominationnel qu'un francophone (roman !) dans la même situation.

Il s'agit donc bien du point de vue d'une élite latinophone qui considère la masse dépourvue d'accès à sa culture latine, que cette masse vienne du monde germain ou du monde latin. Cette élite est à chercher du côté de la cour : les intellectuels y ont adopté cette nouvelle politique langagière et leur décision a été répercutée dans les différents synodes. Cette lecture rend compte du caractère apparemment partiellement inadapté de certaines des décisions, comme la présence insolite de la langue populaire germanique à Tours, mais aussi celle de la langue populaire romane à Mayence en 847^{xiii}. Je parierais même que la formulation elle-même vient de la chancellerie aulique, d'où elle a essaimé dans l'Empire avant de ressurgir telle quelle par ci par là lors des différents conciles.

On parvient ainsi à une opposition classique, qui reprend un échelonnage culturel immémorial :

Langue savante (écrite, latine) // Langue populaire (non écrite, romane ou germanique).

A cette continuité s'oppose une innovation. Car l'emploi du verbe *transfère* concomitamment avec la présence du germanique impose d'admettre qu'il s'agit bien de traduction. On ne peut faire l'impasse sur le sens obvie de *transfère* et sur le choc sociolinguistique qu'il implique. Toutefois, la terminologie employée pour désigner la langue populaire du côté non germanique implique que cette langue est toujours considérée comme latine. C'est du très mauvais latin. L'indication linguistique présente donc une double face : les locuteurs illettrés parlent un latin dénaturé qui ne leur donne pas un accès satisfaisant au bon latin. Toutefois, leur langue d'analphabète appartient toujours au monde latinophone, même si elle est rejetée aux enfers de la culture romaine.

C) Le document ainsi disséqué rend un compte très précis de la situation culturelle et linguistique *in vivo* en France du Nord. Je crois que pour en tirer tout le parti possible, il faut aller un peu plus loin. En effet, la manière dont les intellectuels rendent compte de la langue parlée par les locuteurs incultes s'inscrit dans une perspective pluriséculaire. C'est en partie à travers les catégories des niveaux de langue que s'expriment les décisionnaires. Il y avait un mauvais latin du temps de Cicéron,

comme du temps de Jérôme ou de Sidoine Apollinaire^{xiv}. Ce latin, on le sait, reçoit à partir de l'époque mérovingienne des dénominations multiples : *sermo humilis*, *sermo incultus*, *sermo impolitus*, *sermones polluti*, *rusticitatis uerba*, *sermo rusticus*^{xv}. Naturellement, ce mauvais latin est celui qu'écrivent les rédacteurs des *Vitae* mérovingiennes, mais aussi les abbés et les évêques dans leurs correspondances, etc... Il ne s'agit certes pas à proprement parler du latin parlé par les illettrés mais d'un latin écrit peu correct. A ce latin s'oppose un latin correct et bien structuré, qui, lui aussi a reçu des noms précis : *sermo politus*, *stilus luculentus*, *ordo scholasticorum uerborum*, *sermo cultius adnotatus*^{xvi}.

Jusqu'à la fin du VIII^e siècle, ce *sermo rusticus* avait les honneurs des rédacteurs. Par la suite, la réforme carolingienne l'a fait passer au filtre de la grammaire (c'est l'opération de l'*emendatio*) pour en obtenir un *sermo politus*, digne des nouveaux intellectuels^{xvii}. C'est en ce latin que reçoivent l'ordre d'écrire et de s'exprimer les lettrés même lorsqu'ils doivent instruire les fidèles illettrés : autrement dit le choix se porte sur le refoulement de la latinité mérovingienne. *Emendare* et *polire*, les deux maîtres mots des lettrés carolingiens conduisent à révoquer le *sermo rusticus*, autrement dit le latin mérovingien dans sa globalité, orale et écrite. C'est précisément à ce latin là auquel songent les intellectuels de la cour au moment de désigner la langue parlée par le peuple : l'adjectif *rustica* n'apparaît pas là par

hasard. Après tout, on aurait très bien attendu *romana lingua vulgaris*. Cette locution aurait défini la langue parlée du point de vue de ses locuteurs, alors que *rusticus* la désigne du point de vue de ses juges. *Vulgaris* aurait strictement correspondu à *theotiscus*. Mais en réalité la dénomination prend sa source dans une réflexion entièrement nourrie par la réaction puriste contre la latinité mérovingienne.

C'est donc le latin mérovingien en bloc qui est visé par une telle proclamation. Pour paraphaser l'énoncé, je dirais alors : "Que tous les évêques veillent à traduire leurs homélies directement dans le latin du siècle précédent, non corrigé, sans loi, bref digne de n'être employé que par des illettrés". J'insiste sur le fait qu'il s'agit de la langue en général, y compris sous sa forme écrite. A-t-on assez noté que le canon 17 ne fait référence qu'à la documentation préparatoire à la prédication ? Il y est fait obligation de disposer d'une collection d'homélies adaptées aux capacités intellectuelles des fidèles ; il est ensuite précisé qu'il faut aussi les adapter à leurs capacités langagières, mais rien ne dit que ce ne soit qu'une affaire d'oralité.

D) Cette interprétation rend bien compte de l'illusion latine sur laquelle se sont appuyés les intellectuels carolingiens pour lancer leur tentative avortée de réforme langagière collective^{xviii}. Ils ont traité les locuteurs illettrés comme s'ils étaient les porteurs d'une culture et d'un langage périmés (c'est l'*antiquitas*

alliée à la *rusticitas* décriée par Cicéron). Au fond, à la foi chrétienne restaurée et étendue partout devait correspondre une langue épurée, partagée par tous^{xi}. Il a fallu déchanter sur les deux points. C'est donc à contre-cœur que le protofrançais est entré dans l'histoire officielle. Toutefois, la situation langagière ne semble pas être alors verrouillée, la division diastratique entre les diverses latinités n'étant pas absolue. C'est ce que confirme la présence de *facilius*^{xx}.

E) Il s'ensuit qu'il y a peut-être lieu de s'interroger sur les noms donnés à la langue du IX^e siècle par les contemporains. On a plus ou moins pris l'habitude d'admettre qu'au fur et à mesure que le IX^e siècle avance, *lingua romana* prend le sens de "langue romane"^{xxi}. Mais, dans la mesure où l'on admet une certaine fluidité de la situation langagière autour des années 800 (le latin des illettrés et le latin des lettrés interfèrent toujours), cette cristallisation est peut-être encore anachronique. Le principal témoignage cité en appui de cette interprétation provient naturellement des serments de Strasbourg^{xxii}. Les linguistes modernes n'ont pas de doutes sur la nature linguistique du monument que nous a transmis Nithard : c'est du protoroman. Mais comment le voyaient les lettrés contemporains ? Nithard nomme clairement à plusieurs reprises les langues employées lors de la prestation des serments. On n'est pas surpris de voir le germanique désigné par *teudisca lingua*. Mais comment faut-il traduire *lingua romana* ? Par "langue romane ?".

Cela paraît aller de soi. Pourtant, il faut considérer le récit et les dénominations dans leur ensemble. On se rend compte alors que l'interprétation pose un problème sérieux, parce que la locution *lingua romana* ne peut être traduite par "roman" qu'en abandonnant l'unicité de son signifié. En effet, elle désigne d'abord un texte en *scripta* latine, puis un texte en *scripta* non latine à quelques lignes d'intervalle. Car, avant d'échanger les serments, les deux souverains haranguent leurs troupes. Ils prononcent, nous explique Nithard, le même discours, *alter teudisca, alter romana lingua*. Louis prend le premier la parole, en germanique donc. La teneur de son discours est donnée en latin. Puis Charles répète l'adresse aux troupes en s'exprimant alors, précise le narrateur, en *lingua romana*. Nithard ne répète naturellement pas cette harangue. C'est alors qu'intervient l'échange des serments et que réapparaissent les couples antonymiques *lingua romana/ lingua teudisca*. Dans ces conditions, la même expression, *lingua romana*, désigne à la fois le texte écrit en *scripta* latine et celui écrit en *scripta* non latine. Nithard ne s'est même pas donné la peine de changer de nom^{xxiii}. C'est nous qui décidons de manière arbitraire que *lingua romana* révèle dans la conscience d'un contemporain une langue qui n'appartient plus à la latinité.

On peut donc se demander si l'opposition langagière est triple :

Latin // Roman // Germanique

ou double :

Latinité // Germanité.

En fait, l'historien oppose à ce niveau plutôt des aires culturelles définies par leur appartenance langagière. Il répète d'ailleurs à plusieurs reprises l'expression *propria lingua* pour désigner la langue naturelle des deux souverains. Certes, on a supposé que *romana lingua* signifiait partout "roman". Mais c'est une surdétermination du texte qui conduit à cette interprétation. Il n'y a pas de raison de comprendre autrement que par "latin", dans la logique des dénominations usuelles.

Cela signifie que Nithard traite globalement le latin des lettrés et le latin des illettrés sans s'attarder au détail. S'il avait voulu caractériser le dernier de manière spécifique, il aurait répété *lingua romana rustica* ou *vulgaris*. Mais ce qui l'intéresse, c'est l'ensemble sociolinguistique des "latins". Première raison politique. Il y en a une seconde. On a largement remarqué que le texte des serments décalque les formules mérovingiennes : de ce fait, il est inconcevable, même au IX^e siècle, de le qualifier d'inculte (*rusticus*). C'est un moment très solennel qui est consacré par le recours à un énoncé soutenu, autrement dit une *romanitas maior*, qui s'inscrit ainsi paradoxalement dans la continuité de la latinité mérovingienne, la *latinitas minor* ou *inemendata*^{xxiv}.

E) Cette interprétation se trouve renforcée par d'autres *testimonia* analogues. Le traité de Coblençe passé en 860, de nouveau

entre Louis et Charles, mais cette fois en présence de Lothaire, donne lieu à une succession d'interventions^{xxv}:

- 1) - Proclamation de Louis en germanique, en *lingua theodisca*, dont la teneur est reproduite en latin.
- 2) - Reprise de la proclamation par Charles en *lingua romana* d'abord, puis en germanique
- 3) - Requête de Louis qui s'adresse personnellement à Charles en *lingua romana*.
- 4) - Réponse de Charles également en *lingua romana* d'une voix forte (*excelsiori voce*) : c'est une série d'engagements politiques.
- 5) - Déclaration d'accord de Louis en germanique (*theodisca lingua*).
- 6) - Conclusions en *lingua romana* par Charles.

Il aurait été difficile d'être plus précis dans l'énoncé des langues employées. On voit que les deux souverains, comme on pouvait s'y attendre, emploient indifféremment les deux langues. Comment comprendre *lingua romana* ? Dans ce capitulaire, elle peut très bien être justiciable de la traduction moderne "langue romane". Mais il n'y a aucune précision en ce sens. De plus, la teneur des engagements pris par Charles a été consignée entièrement par écrit. Sa latinité est exactement du même niveau que celle des serments de Strasbourg. On en jugera plus loin.

La situation langagière est, on le voit, encore polymorphe en cette mi-IX^e siècle ; les intellectuels ne semblent réaliser que partiellement deux phénomènes importants : la langue parlée populaire du IX^e siècle n'est plus celle du VIII^e ; la traduction en latin d'illettré suppose l'émergence d'une langue désormais largement différente du latin. Entre latinité et romanité, les années 750-850 constituent un siècle de transition au niveau de la conscience langagière. C'est là, mais j'y reviendrai, qu'une situation diglossique s'instaure.

2 - COMPRENDRE : INTELLIGIBILITE A VARIANTES MULTIPLES

A) Nommer la langue parlée implique des prises de position sur le fonctionnement de la communication générale. A la lumière de ce que je viens de préciser, il est possible de procéder à un recalage bref sur la question de la communication verticale. Tout d'abord, nous sommes confrontés à l'énigme des données quantitatives. On a déjà souligné la minceur de la couche langagière qui est accessible, surtout par le biais des inscriptions, à l'enquêteur travaillant sur la langue parlée dans la *Romania* en général et dans la Gaule en particulier^{xxvi}. Il est tout aussi difficile d'évaluer, pour employer un vocabulaire moderne, l'impact réel de la parole ecclésiale à l'égard des fidèles. La médiamétrie rétrospective ne peut prendre la forme que d'une approximation très lâche.

On pourrait au moins poser les questions :

- a) Quelles sont les circonstances de la communication verticale mettant en scènes des latinophones de métier ?
 - 1) Solennelles générales : liturgie de la messe (grandes prières, lecture de l'Évangile).
 - 2) Solennelles localisées : lectures des Vies de saints, hymnes locaux, homélies, commentaires des célébrants.
 - 3) Solennelles individuelles : baptêmes, mariages, confessions, prières pour les malades, funérailles.

4) Entretiens privés et directs (visites aux familles, rencontres sur la place du village, etc...).

b) Quelles sont les occasions de contrôle de la réception du message délivré ?

1) Participation à la récitation des grandes prières (mais peu de garantie sur la compréhension).

2) Ecoute des sermons (mais contrôle sur la compréhension indirect).

3) Dialogues à l'occasion des cérémonies privées.

4) Dialogues spontanés informels.

c) Qui parle ?

Evêques, prêtres, diacres, lecteurs, chantres.

d) Où parle-t-on ?

1) Lieux officiels

Cathédrales, églises urbaines, églises monastiques, églises rurales, chapelles.

2) Lieux spontanés

Parvis, sacristie, baptistère, place du marché, chemin de campagne, domiciles privés.

e) Quelles sont les relations quantitatives entre ces différents éléments ?

1) Plus haute est la place du locuteur lettré, plus élevée

est sa qualification langagière et inversement.

- 2) Plus élevée est la qualification langagière des locuteurs lettrés, plus leur nombre se réduit.

Cette volée de questions fait sauter aux yeux à la fois les limites de nos connaissances et les chemins qu'elles doivent suivre. Des conclusions peuvent s'extraire de leur simple formulation :

a) La parole des illettrés ne peut qu'être entendue par les lettrés. Trop de circonstances obligent à la communication réciproque pour qu'il en soit autrement.

b) Ceux qui sont le plus fréquemment à même de participer à cette communication (par leur nombre et leur implantation sociale) sont également ceux qui sont le plus appelés à chercher des compromis entre leurs fidèles et leurs supérieurs.

B) La relation de la langue écrite traditionnelle à la parole spontanée suit de la sorte des canaux multiples : il serait exact de parler de réseau capillaire depuis la page de l'Évangile lue à haute voix^{xxvii} jusqu'aux conversations familières autour d'un baptême ou d'un mariage en passant par les réactions des fidèles à l'écoute d'un sermon paroissial. Tout cela devrait pouvoir au moins s'estimer. Ainsi, il a été établi qu'à la fin du VI^e siècle quelque 600 monastères couvraient l'espace gaulois^{xxviii}. Cela représente au bas mot plusieurs dizaines de milliers de moines et

de convers, sans compter toute la population qui gravitait autour de ces monastères. A cela s'ajoutèrent des milliers d'ermites (qui devaient tout de même avoir un minimum de rapports à la langue biblique)^{xxix}. Où en était le réseau paroissial au VIII^e siècle ? On sait que, nonobstant les déclarations péremptoires de Boniface, il s'est étendu de manière continue, pénétrant les espaces ruraux, les vallées montagneuses,^{xxx} etc... Comment chiffrer ? Là aussi sans doute, les petites églises locales finirent par se compter par milliers. Cela signifie que des centaines de milliers de fidèles sont assez régulièrement au contact de la parole ecclésiale : les 52 dimanches et les fêtes solennelles entretiennent un temps de communication ecclésiale tout de même assez dense. Ainsi la latinophonie ecclésiale tissait un réseau communicationnel interactif à la fois polycentré et polymorphe.

Au domaine religieux s'ajoutait en partie le domaine laïc. Il faudrait aussi réfléchir à l'usage à des fins profanes de la communication latinophone : privées (testaments, serments) et publiques (finances, lois, capitulaires), sinon politiques (traités de paix, alliances). Mais l'impact est sûrement plus réduit que dans le domaine religieux, sauf peut-être dans le cas des testaments de paysans aisés, les *laboratores* dont on peut penser qu'ils n'étaient pas si rares que cela dans le HMA. Je laisse provisoirement de côté cette donnée encore plus difficile à quantifier.

C) Qualitativement, je crois que les enquêtes sur l'intelligibilité du latin écrit lu à haute voix ont souvent trop privilégié l'aspect formel au détriment de la teneur des textes. Ceux-ci comprennent une partie invariable, le canon de la messe, par exemple, et une partie cyclique, les lectures. Les péricopes évangéliques reviennent d'année en année de manière fixe dans la liturgie : autant d'histoires qui devaient à force devenir familières aux auditeurs illettrés. Remplir des jarres de vin, multiplier les pains, semer des graines, étaient des paraboles qui devaient finir par constituer autant de thèmes proverbiaux dans une société tout entière tournée vers la subsistance rurale. En outre, les *Vies* de saints reprennent ces thèmes. De plus, elles mêlent aux *topoi* évangéliques des *topoi* appartenant à la vie réelle des *pagani*, et, au-delà, à leur folklore. Enfin, les *Vies* s'enracinent dans un terroir dont les noms sont volontairement intégrés au récit. Habitude, accoutumance, connivence...^{xxxii} Autant de facteurs qui jouent un rôle non négligeable dans la réception de la latinité mérovingienne. Cette dernière est d'ailleurs travaillée réciproquement par les sujets de préoccupation, par les obsessions des *illitterati* des VI^e-VIII^e siècles^{xxxiii}.

Cet aspect du déploiement de la communication verticale doit être soigneusement pris en compte dans l'estimation de son fonctionnement. En effet, lorsque viendra le moment où, aux alentours des années 800, la communication verticale sera très perturbée, il faudra tenir compte aussi, dans l'évaluation de ses

causes proprement langagières, du changement thématique intervenu : c'est non seulement toute la latinité qui a été concernée (écrite et parlée), mais aussi une partie importante de la narrativité qu'elle véhiculait^{xxxiii}.

D - Même si l'évaluation quantitative n'est que très approximative, elle montre tout de même à mon avis à quel point une analyse purement linguistique *in abstracto* de la langue parlée du V^e au VIII^e siècle force la réalité en partant du principe que le monde de la parole des illettrés et le monde de la parole des lettrés poursuivent des existences séparées, la latinophonie (ultra-minoritaire) évoluant d'un côté selon ses propres lois et une prétendue romanophonie (largement majoritaire) faisant de même dans quelque autre espace-temps. L'histoire a été à la fois plus complexe et plus intéressante^{xxxiv}. La réception des messages en situation de communication verticale ne s'est, à proportion de cette complexité, pas faite de façon univalente^{xxxv}. Il faudrait à la limite dresser des tableaux compliqués qui indiqueraient les variations de la réception en fonction des lieux, des époques, des histoires, des niveaux langagiers, etc... Je procéderai de façon un peu réductrice en considérant deux siècles, et ceci à rebours afin d'introduire une variante méthodologique.

Situation de la CV au IX^e siècle

Langage	Thèmes anciens	Thèmes neufs
<i>Romana lingua polita</i>	Comp. Faible	Comp. Nulle
<i>Romana lingua rustica</i>	" Normale	" Moyenne

Situation de la CV au VIII^e siècle

Langage	Thèmes anciens	Thèmes neufs
<i>Sermo politus</i>	Comp. Médiocre	Comp. Faible
<i>Sermo rusticus</i>	" Normale	" Médiocre

Si limité soit-il, ce tableau rend compte à la fois de la continuité de la terminologie, de la situation langagière aux VIII^e/IX^e siècles, et du déboîtement qui intervient entre 750 et 850 : la réalité sociolinguistique change alors de centre de gravité ; le vocabulaire reflète cette réalité^{xxxvi}. La latinité mérovingienne correspond la plupart du temps à ce que j'appellerai volontiers la *latinitas minor*. C'est à elle que se rattache dans la perspective des intellectuels du cercle d'Alcuin la *romana lingua impolita*, autrement dit *rustica*. Elle se laisse saisir dans de nombreux textes de *Vitae mérovingiennes*, mais aussi dans des capitulaires et polyptiques pourtant dûment carolingiens, tout comme dans les fameux traités et serments successivement promulgués au IX^e siècle. C'est ainsi que le latin des serments prêtés à Coblenz en 860 s'inscrit dans cette logique, comme on le voit :

Illis hominibus, qui contra me sic fecerunt, sicut scitis,

et ad meum fratrem uenerunt, propter Deum et propter illius amorem et pro illius gratia totum perdono, quod contra me misfecerunt // et illorum alodes de hereditate et de conquisitu et quod de donatione nostri senioris habuerunt, excepto illo, quod de mea donatione uenit, illis concedo, // si mihi firmitatem fecerint, quod in regno meo pacifici sint et sic ibi vivant, sicut christiani in christiano regno uiuere debent, // in hoc si frater meus meis fidelibus, qui contra illum nihil misfecerunt, et me, quando mihi opus fuit, adiuuauerunt, similiter illorum alodes, quos in regno illius habent, concesserit. Sed et illis alodibus, quos de mea donatione habuerunt, et etiam de honoribus, sicut cum illo melius considerabo, illis, qui ad me se retornabunt, uoluntarie faciam.

Les phrases ont beau être longues, les formules sont claires et linéaires. Le vocabulaire institutionnel n'est pas latinisé : ce sont les propres termes de la langue courante. Les verbes sont passés en AFC : *misfecerunt, concedo, considerabo, retornabunt*. Les locutions ont leur correspondant en AFC : *contra me fecerunt, quod de donatione nostri senioris habuerunt*. Certes, il reste des syntagmes archaïques figés. La morphologie verbale est latine. L'ensemble donne une image du phrasé vulgaire, mais garde un petit air de latin formulaire mérovingien^{xxxvii} : c'est cela l'image de la *romana lingua* qu'ont les puissants du IX^e siècle ; la formulation

orale effective se fit-elle en langue à proprement parler romane ou encore romaine ? Cela ne semble pas extrêmement importer au rédacteur, du moment que le langage employé suit la tradition juridique, donc mérovingienne. Elle revêt un caractère solennel qui compense le caractère *impolitus* de ce style et ne chasse pas entièrement le langage commun du monde latin.

En effet, les serments de Strasbourg peuvent être à ce compte lus comme une forme de *romanitas maior*. Comme je le disais plus haut, au regard des canons de la latinité carolingienne, ce langage aurait dû être refoulé. Mais il lui est fait place dans le texte écrit parce que le caractère formulaire de l'énoncé tire brusquement la langue dans laquelle il est exprimé vers le haut de l'échelle langagière. Dans le fond, rien ne prouve que la traduction en roman archaïque a été provoquée par le désir de rendre le texte du serment intelligible pour les présents. Combien en effet étaient censés participer directement à cette prise de parole, au moins passivement ? Tout au plus, ceux que nous appellerions les officiers aujourd'hui : ces derniers devaient avoir quelque habitude des formulations traditionnelles en latin juridique mérovingien...

Il faudrait que j'insiste en ce sens sur les deux concepts de *latinitas minor* et de *romanitas maior*. Une Vie mérovingienne, comme celle de saint Léger appartient vers 700 à la première catégorie^{xxxviii}. Son adaptation en très ancien dialecte roman au X^e siècle appartient à la seconde^{xxxix}. On est parti du principe que

la romanité correspondait automatiquement à la transparence communicationnelle. Pourtant, le poème est très formalisé, écrit en une langue très compacte, à la syntaxe parfois difficile, soumis aux règles de l'énoncé poétique : rien ne dit là non plus qu'une accoutumance du public n'était pas nécessaire pour suivre le déroulement de cette biographie hautement politique. En d'autres termes, la *Vie de saint Léger* appartient déjà à un niveau langagier aussi loin de la langue usuelle que ne l'était celui de la *Vita* par rapport à la langue des locuteurs ordinaires deux siècles plus tôt.

E) Aux phénomènes de tuilage des dénominations ont par conséquent correspondu des phénomènes de tuilage de la compréhension. L'interaction entre latinité cléricale et oralité populaire n'a pu qu'être importante étant donné l'importance de l'implantation ecclésiastique en Gaule mérovingienne. Le niveau de réception des messages a été variable selon la nature des textes, selon le traitement narratif qui en a été fait et selon les choix langagiers qui leur ont été appliqués : le prisme communicationnel s'étend d'une réception efficace et aisée à une réception malaisée et inefficace. Le IX^e siècle déplace assez nettement la frontière communicationnelle, sans pour autant entraîner une rupture absolue du dialogue entre latinité mérovingienne et romanité carolingienne^{x1}. Là aussi, la période 750-850 forme une zone de transition.

3 - PARLER : DIASYSTEMES LATINOPHONES

A) Interpréter ainsi la situation langagière de la Gaule du Nord aux VIII^e et IX^e siècles implique une logique : j'ai parlé répétitivement de "zone de transition" et de "tuilages" pour la période 750-850, tant à propos de la manière dont les lettrés percevaient la langue parlée par les illettrés qu'à propos de la manière dont les illettrés comprenaient la langue parlée par les lettrés. Je ne surprendrai donc personne en appliquant des concepts analogues à la description proprement linguistique de la métamorphose qui a conduit du latin parlé tardif (III^e s.) au protofrançais (VIII^e s.). Si l'on veut en effet considérer l'histoire à peu près complète de cette transformation, il faut étendre l'enquête sur un demi-millénaire au moins (sans pour autant escamoter la différence entre l'aval et l'amont chronologiques, ni se borner à parler d'une évolution insensible). Et l'équivalent linguistique le plus précis des concepts sociolinguistiques précédemment énoncés me paraît être celui de polymorphisme transitionnel, lui-même se définissant par référence à la métamorphose du diasystème latin^{xli}.

B) Mais avant de regarder de plus près cette description, je voudrais mettre en place quelques recalages préalables.

1) On admet souvent que les locuteurs "immigrés" ont joué un rôle important dans l'abandon de structures caractéristiques du latin, comme les déclinaisons. Mais pourquoi des locuteurs

germaniques parlant des langues flexionnelles auraient-ils privilégié les tournures prépositionnelles de la langue parlée au détriment des tournures flexionnelles ?

2) On a souvent parlé de simplification dans l'évolution de la langue parlée populaire. Mais en quoi la mise en place d'un système prépositionnel représente-t-il un système plus facile que le système flexionnel ? Ne pourrait-on pas au contraire retourner l'argument en disant que l'effort d'abstraction requis pour inventer un système prépositionnel est grand ?

3) On soutient ici et là qu'une langue non écrite doit être plus simple qu'une langue écrite. Les linguistes connaissent l'absurdité de cette proposition, mais les romanistes n'en font pas toujours l'économie.

4) On a opposé l'évolutivité de la langue parlée spontanée à la fixité de la langue littéraire, comme si la latinophonie ne formait pas un ensemble qui suivait globalement sa logique propre. C'est ainsi que les poètes latins, même les plus grands, présentent nombre d'innovations langagières qui pourraient tout aussi bien figurer dans la trame des mutations^{xlii}. (Les grammairiens latins, plutôt embarrassés par celles-ci, leur font un sort spécial).

5) De même, on a opposé la ville, cultivée et conservatrice, à la campagne, inculte et évolutive. Mais rien n'est plus conservateur que le monde paysan ! Faut-il rappeler que tous les dialectologues ne sont jamais aussi heureux que de trouver un parler rural bien conservé dans quelque isolat montagnard ?

C'est au contraire de la ville que partent les innovations. C'est à Rome même que j'irais personnellement chercher l'épicentre des grandes transformations langagières du latin. On y a parlé italien avant peut-être qu'on ne le parle en Toscane. Bien des erreurs d'interprétation proviennent d'une mauvaise lecture du mot *rusticus* (non pas "campagnard", mais "illettré").

Ces reconsidérations posées, il reste à se demander comment concilier trois données apparemment contradictoires :

- 1) La communication verticale latinophone perdure longtemps après la chute de l'Empire (pleinement, deux siècles ; partiellement, un siècle au moins de plus).
- 2) Parallèlement, la continuité de la parole est naturellement protégée de générations en générations
- 3) La métamorphose langagière s'accomplit de manière suffisamment profonde pour s'achever au VIII^e, voire au IX^e siècle.

Cette conciliation est possible à trois conditions :

- 1) Admettre la validité des *testimonia* des contemporains.
- 2) Supposer une évolution du LPT au PF non pas linéaire, mais exponentielle (en courbe hyperbolique).
- 3) Décrire le changement comme une succession de systèmes et non comme le remplacement unilinéaire d'une unité par une autre, jusqu'à ce que la totalité mécanique des remplacements ait conduit à un changement de langue.

Les considérations 2 et 3 découlent de la première. En effet, j'admets que les intellectuels ont eu constamment le souci de l'efficacité de la communication générale (même s'ils se sont parfois provisoirement trompés sur les choix à faire) et qu'en conséquence l'état des compétences langagières des locuteurs illettrés est correctement déductible de la situation sociolinguistique. Si donc la capacité de ces derniers à participer à l'oralité latinophone s'affaiblit jusqu'à être brouillée de 750 à 850, il est raisonnable d'admettre que leurs compétences de récepteurs, leurs compétences passives, déclinent fortement pendant cette période. Les causes peuvent en être multiples : réforme langagière, réécriture des récits du côté des émetteurs ; évolution de leur propre langue, reculade devant l'innovation des maîtres du côté des récepteurs. Quoiqu'il en soit, les compétences passives des illettrés (et des semi-lettrés) ne sauraient s'appuyer sur une langue maternelle trop éloignée de la langue ecclésiastique. Il y a un seuil différentiel, certes difficile à mesurer, mais qui exclut que la communication verticale ait pu fonctionner très longtemps en latin même mérovingien devant des auditeurs purement romanophones. A considérer les limites du fonctionnement de la CV, aisée au VI^e siècle, difficile à la fin du VIII^e, je placerai la zone frontalière pour la mutation langagière finale entre 650 et 750. Je m'explique : c'est le siècle pendant lequel les locuteurs illettrés abandonnent une part suffisante des compétences actives qui faisaient encore d'eux des locuteurs latinophones pour que le

maintien de leurs compétences passives ne puisse durer beaucoup plus longtemps au-delà de 800.

C) La périodisation proposée pour l'histoire de la CV et pour l'histoire de la métamorphose langagière correspond à un certain nombre de considérations proprement linguistiques que j'indique rapidement ici.

1) Pour décrire cette histoire, il faudrait travailler à partir d'une typologie contrastive Latin/ AF qui ne se borne pas à des hypothèses en chaîne sur la seule chronologie de l'évolution phonétique, mais tienne compte de tous les secteurs de la langue, rien ne prouvant que leurs mutations soient synchrones^{xliii}. Et il importe d'ajouter aussitôt que, comme on le fait souvent remarquer, mais on l'oublie aussi, la langue latine n'a pas été anéantie : beaucoup d'elle est passé en héritage vivant dans les langues romanes^{xliv}.

2) Du III^e au VIII^e siècle, on distinguera trois catégories de structures^{xlv} :

- a) Evanescentes, celles qui se seront effacées aux VI^e/ VII^e siècles : désinences en *-ibus* et en *-ium*, par exemple ; neutres ; conjonctions de subordination comme *ut*, etc...
- b) Métastables, celles qui perdurent jusqu'au VIII^e siècle : futur II ; génitifs en *-orum* ; comparatifs et superlatifs synthétiques ; formes de passif synthétique en *-ur* et en *-i* (infinitifs), etc...

c) Stables, celles qui dépasseront le VIII^e siècle : datif/génitif synthétique (cas des CRI humains) ; ordre des mots OV^{xlvi} ; indicatif plus-que-parfait (même si sa valeur a changé) ; ordre de l'énoncé (le phrasé très proche du LPT et de l'AFC).

Il va de soi que ces classes ne désignent pas tant des lieux vidés peu à peu de contenu, que des lieux de transformation. De nouvelles structures apparaissent selon une progression sur laquelle je reviendrai bientôt : il ya entrelac entre l'évanescent et l'émergent.

3) La conscience langagière des lettrés avait donc tout lieu d'être en difficulté si l'on tient compte de ces multiples facteurs. On a pu ainsi considérer qu'une situation diglossique typique aurait consisté en la lecture à haute voix d'une texte écrit en latin auquel on rajouterait oralement les prépositions là où il n'y avait que des cas synthétiques disparus de l'énoncé commun^{xlvii}. Mais une telle opération suppose une analyse plus complexe qu'il n'y paraît, puisque justement un certain nombre de cas continuent de fonctionner sans préposition dans des énoncés qui auraient requis un cas oblique, et ce alors même que la désinence avait cessé d'être pertinente : la fonction syntaxique survivait à la marque morphologique.

J'illustre très brièvement cette situation en

rapprochant deux textes, l'un issu de la *latinitas minor*, l'autre de la *romanitas*, cette fois elle aussi *minor*. Le premier vient de la première version de la *Vita Richarii*. Composée au VII^e siècle, réputée pour sa langue incorrecte, elle était lue aux fidèles lors de la fête annuelle du monastère portant le nom du saint au VIII^e siècle, avant que sur la demande de l'abbé Angilbert, Alcuin n'entreprenne de la récrire^{xlviii}. On y lit :

<Le saint et son compagnon> *querebant in prope in ipso pago Pontiuo in Crisciacense foreste, ubi construxerunt tegurium uile satis et paruo nec de ligno cooperto, nisi de rauso exiguo, ubi aquam inuenerunt prope de loco Argubio...* (par. 8, p. 449). Puis Sigobard, le disciple de Riquier, se voit en songe auprès du saint après le décès de celui-ci. Riquier lui montre sa demeure céleste et commente : *'Frater Sigobarde, mala mansione habuimus de fumo ; uel in ista modo domo non nos nocet fumus'*. *Ecce ! qui habuit pro Deo obscuritatem, praeparauit illi Deus claritatem et pro fumosa mansione clarissima retributione"*. (par. 14, p. 453).

Ce bel exemple de latin tardif mérovingien frise la parole réelle (prononciation mise à part^{xlix}). Pour le dire autrement, il met en scène littéraire une parole latine en pleine métamorphose.

Deux siècles plus tard le fameux *Sermon sur Jonas* est censé présenter un monument du plus ancien français¹. Mais quand on examine

le texte, on se rend compte que le latin et le roman sont étroitement imbriqués, ou pour garder le même mot, qu'il y a tuilage entre les deux langues :

Habuit misericordiam si cum semper solt haveir de peccatore.

Et sic liberat de cel peril quet il habebat discretum quod super els metreiet. Et afflictus est Ionas afflictione magna. Et iratus est et orauit ad Dominum et dixit Domine tolle, quaeso, animam meam a me, quia melius est mihi mors quam uita. Dunc co dixit, si fut Jonas mult correcious e mult iretst, quia Deus de Niniuitis misericordiam habuit et lor peccatum lor dimisit (...). Preiest li que de cest periculo nos liberat chi tanta mala nos habeamus fait, et ut protegat nos de paganis et de mals christianis (...) Per Iudaeos, por quet il en cele duretie et en cele incredulitet permessient...

Ces deux documents illustrent mon propos : la langue est évolutive, mais unique au VII^e siècle ; dissociée, mais sans dispersion totale au X^e. Les intellectuels ne voient et ne vivent qu'une langue au VII^{lie} ; ils acceptent la dualité au X^e sans la ressentir comme un abîme.

D) Je propose pour terminer cette partie un modèle linguistique du changement langagier. Tout d'abord, je précise qu'il repose sur deux postulats :

- 1) Le changement langagier global est le produit non d'accidents mécaniques automatiques, mais la résultante des forces créatrices en oeuvre dans la communauté des locuteurs.
- 2) Le changement langagier global est produit non par les erreurs d'une majorité de locuteurs incultes au détriment d'une minorité de locuteurs cultivés, mais répond à l'attente et à la logique générale d'une civilisation^{lii}. A titre d'exemple, le latin familial parlé dans les monastères a dû participer, avec des modalités particulières, de l'évolution générale.

On a pu dire spirituellement que le changement linguistique (je préférerais dire la métamorphose langagière) n'existe pas^{liii} parce que les structures neuves, qui vont s'ériger plus tard, en système nouveau, sont déjà présentes dans tel système linguistique considéré à $t(0)$ (temps zéro, stade initial). Formulé autrement, cela revient à dire que le changement langagier est le produit à $t(n)$ de la généralisation d'innovations déjà en germe à $t(0)$. Il faut aller plus loin et parler d'état initial (temps 1), d'état final ($t. 3$) et d'état intermédiaire ($t. 2$). L'état intermédiaire peut lui-même se subdiviser, ce qui pourrait donner $t. (X1, X2...)$ et dans ces conditions $t. (X+1)$ pour l'état final. La notion d'état initial et d'état final ne prétend nullement que la langue soit figée avant ou après cette date : il s'agit seulement de plages synchroniques larges dans le flux temporel.

A ces outils s'ajoute la notion essentielle de diasystème que j'emprunte à la dialectologie^{liv}. Je rappelle que ce terme, relativement neuf dans l'histoire de la linguistique sert à désigner un ensemble dialectal (géographique, mais aussi social) qui présente à la fois une armature stable commune et des variables diverses qui demeurent subordonnées à la structure d'ensemble, autrement dit qui ne la déboîtent pas. En dialecte languedocien, les *a* toniques se vélarisent, les consonnes finales s'amoussent dans le Nord du domaine (Sarladais) : ceci n'empêche pas la parole de la région de conserver l'essentiel des traits du dialecte central de l'occitan. Les marques de pluriel des substantifs et des adjectifs diffèrent partiellement quand on passe du languedocien du nord au limousin du sud^{lv}. Les paradigmes verbaux fluctuent en gascon^{lvi}. Ce diasystème varie dans l'espace dialectal ; il peut varier aussi selon les milieux sociaux et les niveaux culturels ; enfin, il varie en fonction des contextes énonciatifs. J'applique la notion de diasystème au latin parlé classique. Loin d'être une langue monolithique et millimétrée, il offre de nombreuses variables dans tous les domaines. Pour désigner le but d'un mouvement, le locuteur latinophone pouvait certes employer **in + accusatif** ; mais il avait aussi la ressource d'un datif de but... Le complément d'agent animé s'exprimait par **ab + ablatif** ; mais aussi par **per + accusatif**, voire par **de + ablatif**, etc... Il n'est que de lire les textes réels - sans que ce soient des textes "vulgaires" - pour percevoir la latitude du système (Plaute, Virgile,

Ovide, Lucain, Sénèque). On a objecté que ces variations étaient de nature le plus souvent non pas linguistique, mais stylistique. Cette réserve ne me paraît pas gênante, parce que d'abord la limite entre les deux domaines n'est pas tranchée, et qu'ensuite une telle observation me paraît au contraire conforter l'application proposée du concept de diasystème à la latinophonie classique, parce qu'elle rend compte de l'évolution langagière en termes non plus négatifs (délabrement), mais positifs (dynamique).

C'est ainsi que le changement langagier se trouve placé au coeur de la parole se déployant en synchronie dans la réalité énonciative^{lvii}. Dans celles-ci émergent à tout instant des variables qui font partie du système : ce sont ces variables, artificiellement érigées en système autonome, qui ont donné naissance au concept de "latin vulgaire", commode pour la philologie romane, mais peu adapté à la réalité tant sociolinguistique que langagière. Il existe ce que j'appellerais volontiers un "effet quantique" des variables. C'est-à-dire qu'elles ont une potentialité d'apparition en un lieu donné, sur les lèvres de tel locuteur, dans telles circonstances, mais sans que cette potentialité puisse les rendre prédictibles ponctuellement. Tant qu'il en est ainsi le diasystème, disons au stade zéro, de la latinophonie appartient à l'époque classique.

Enfin, on considèrera les unités langagières selon une division artificielle : phonétique et sous-classes ; morphologie et sous-classes, etc... Je ne me risquerai pas provisoirement dans

le dédale du changement langagier en phonétique pour ne considérer que celui de la morphologie. Je propose le schéma suivant qui est applicable unité par unité :

A) t. (1), Stade initial. A côté de la forme et/ou de la tournure la plus fréquente dans la langue parlée par la collectivité des locuteurs apparaît une forme et/ou une tournure plus investie par l ou n locuteurs parce qu'elle lui/ leur paraît plus expressive, plus chargée d'information, voire plus claire, autrement dit marquée par rapport à son correspondant usuel. Cette forme marquée, variable libre au départ, entre dans la langue parlée. Le diasystème est stable.

B) t. (2), Stade intermédiaire. De variable libre, la forme tend à se généraliser et à se grammaticaliser. Il y a concurrence entre l'ancienne et la nouvelle forme. La forme marquée tend à s'affaiblir et *ipso facto* à devenir non marquée. A ce stade, il y a polymorphisme intense^{lviii}. Les locuteurs effectuent une succession d'essais, de compromis, de retours en arrière, de progresions brusques, etc... Le diasystème est instable.

C) t. (3), Stade final. La forme anciennement marquée se démarque ; elle est choisie comme la forme usuelle de l'énoncé. Au fur et à mesure que sa fréquence augmente, que donc sa valeur expressive diminue, l'ancienne forme non marquée se raréfie et occupe peu à peu la place de la forme précédemment marquée. Cette

dernière s'érige alors en rareté voire en archaïsme (effets stylistiques) et tend à disparaître. Le diasystème s'est inversé.

En tenant compte de tous les attendus précédemment énoncés (notamment sur l'évolution de la CV latinophone en diachronie), je proposerai la périodisation suivante :

STADE 1: LPC/ LPT1 (- IIe s./ + IIIe s.)

STADE 2: LPT1/ LPT2 (+ IVe s./ + VIIe s.)

STADE 3: LPT2/ PF (+ VIIe s./ + IXe s.)

L'exemple suivant illustrera le propos.

EVOLUTION DES FORMES EN DIACHRONIE

NB : + = Forme marquée ; - = Forme non marquée

	STADE 1	STADE 2	STADE 3
<i>Comes ciuitatis</i>	-	Polymorph. + **	
<i>Comes de ciuitate</i>	+ *	Polymorph. _	

* : Entrée de la forme dans la langue parlée

** : Sortie de la forme de la langue parlée

Chacune de ses inversions s'inscrit à l'intérieur du diasystème global latin. Ce sont autant de lignes d'isoglosses morphologiques qui se déploient en diachronie^{lix}. L'achèvement d'une proportion suffisamment élevée de ces inversions aboutit non plus à une inversion généralisée du diasystème latin, mais à son déboîtement, comme en un bourrelet d'isoglosses temporels^{lx}. En fait, à partir du stade 3, le diasystème n'est plus latin, mais protofrançais. Les anciennes structures minoritaires d'attente, intégrées aux structures conservées, ont généré une langue nouvelle, tandis que les anciennes structures communes perdurent sous forme de résidus à leur tout aléatoirement répartis. Le tout est généré au prix d'un tri et d'une décantation d'autant plus rapides en phase finale que tout était langagièrement prêt et que le maintien en parallèle de trop nombreuses variables nuisait à la loi d'économie.

Pour aboutir à cette génération rapide, l'inversion du diasystème morphologique n'a pu se préparer, pendant le stade 2, que de manière probatoire et fragmentée : il devait apparaître des îlots langagiers (des "bulles") où s'installait une microstructure du nouveau type. Ces microstructures maillaient l'espace langagier mérovingien, côtoyant des microstructures où l'ancien système se perpétuait^{lxi}. On admettra que la complexité et l'intrication s'intensifièrent, au fur et à mesure que l'outillage langagier changeait sur une échelle de plus en plus large du III^e au VIII^e s. Les microrestructurations apparaissaient de manière aléatoire

et se généralisaient de même: la propagation du changement a dû se produire selon une progression de type fractal (pour recourir aux traductions mathématiques des phénomènes "naturels"^{lxii}). Cette réorganisation "chaotique" explique qu'il soit si difficile d'associer une région, un lieu, un texte, ou un auteur à tel changement langagier précis.

5 - DIGLOSSIE CAROLINGIENNE

A) Cette modélisation n'est absconse et théorique qu'en apparence. Elle tente en fait de concilier les différentes voies d'approche à notre connaissance de la période : respecter le sens strict des noms donnés aux différentes formes de la langue parlée et écrite ; rendre compte de la longue vie de la CV latinophone ; et surtout se donner les moyens de lire les textes mérovingiens en particulier en les saisissant dans leur vie, sinon dans leur vitalité réelle. C'est la longue fréquentation de cette étonnante latinité qui m'a conduit à chercher ce modèle à la fois réaliste et conciliatoire, mais, bien entendu, complexe (il suppose en fait une représentation non euclidienne de cette sorte de géométrie dans le temps qu'est l'anamorphose langagière du LPT au PF^{lxiii}).

B) Que le rapport entre le latin parlé par les lettrés et le latin parlé par les illettrés ait laissé place encore au IX^e siècle à une certaine latitude de choix ressort de tout ce qui vient d'être dit. Le mieux était de traduire. Mais la latinité mérovingienne faisait mal aux oreilles des lettrés. Certains tenteront obstinément de maintenir, comme Hincmar de Reims, une parole pastorale latine^{lxiv}. D'autres se résoudront à renoncer au filtre de la grammaire^{lxv}. Enfin un début de compromis nouveau s'instaurera avec la création d'une *romanitas maior*^{lxvi}. Faut-il désormais parler de deux langues ? On peut hésiter. Mais il est certain que la langue parlée ordinaire, même un peu toilettée, est désormais sentie comme

devant être, sinon refoulée, du moins cantonnée dans des emplois limités. Le changement de latinité du savant (*sermo politus*) à l'inculte (*romana lingua rustica*) est assez important pour qu'on se mette à parler de traduction (*transfere*). C'est pourquoi je considère qu'à partir de la réforme carolingienne s'achève l'époque du monolinguisme complexe mettant en jeu un diasystème en cours d'inversion pour laisser place à une situation qui relève à peu près de la diglossie.

C) Je terminerai en citant une nouvelle fois la règle sociolinguistique stipulant que : "La communauté linguistique se définit moins par un accord explicite quant à l'emploi des éléments du langage que par une participation conjointe à un ensemble de normes^{lxvii}". De ce point de vue aussi les années 750-850 constituent un point de non retour^{lxviii}. Une nouvelle norme émerge à la conscience, distincte de l'ancienne. Il faudra attendre quelques siècles pour que la non-norme des illettrés deviennent à son tour la norme des lettrés.

Toulouse 20 5 96

EXPLICIT FELICITER

i. On peut se reporter aux abréviations données *in fine*, et à la proposition globale offerte dans M. Banniard, *Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie*, BSL, 88, 1993, 139-162.

ii. On trouvera une bibliographie détaillée de cette voie d'approche dans M. Banniard, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, paru aux *Etudes Augustiniennes*, Paris, 1992, chap. 1.

iii. Le dossier complet est procuré par E. Norden, *Die Antike Kunstprosa vom VI Jahrhundert vor Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, 2 vol., Leipzig, 1898. Synthèse rapide par J. Dangel, *Histoire de la langue latine*, Paris, 1995 ; vues pénétrantes de P. Grimal, *La littérature latine*, Paris, 1994 ; note sur le relais tardif par M. Banniard, *Saint Jérôme et l'elegantia d'après le De optimo genere interpretandi (ep. 57)*, in *Jérôme entre l'Orient et l'Occident*, Colloque CNRS, Paris, 1988, p. 305-322.

iv. Sur ce maître, sur ses épigones, sur le devenir de cette normalisation, J. Collart, *Varron grammairien latin*, Paris, 1954 et R. Kaster, *Guardians of Language*, Berkeley, 1988.

v. Citation prise à l'édition par J. Heurgon des *Res rusticae* (3, 2, 13) , t. 1, Paris, 1978, page L, qui comporte d'opportunes analyses sur les particularités de la langue de Varron.

vi. Comme cela apparaît nettement d'après les enquêtes de M. Baratin et F. Desbordes, *L'analyse linguistique dans l'antiquité classique*, t. 1, Paris, 1981 ; F. Desbordes, *Latinitas : constitution et évolution d'un modèle de l'identité linguistique*, in S. Saïd (éd.), *Hellénismos, quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, Leyde/ New-York/ Cologne, 1991, 33-47 ; L. Holtz, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Etude sur l'Ars Donati et sa diffusion, IV^e-IX^e siècle*, Paris, 1981.

vii. Parmi les travaux pionniers, l'étude la plus utile reste celle de H.G. Koll, *Lingua latina, lingua roman(ica) und die Bezeichnungen für die romanischen Vulgärsprachen*, *Estudis romanics*, VI, 1957-1958, 1-70.

viii. C'est la thèse soutenue en dernier par B. Cerquiglini, *La naissance du français*, Paris, 1991.

ix. Cette interprétation a été développée avec une importante argumentation par R. Wright, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, 1982.

x. Je me réfère aux analyses développées dans *Viva voce*, chap. 7.

xi. Sur cette question, je renvoie à *Viva voce*, *passim*.

xii. Je suis les travaux de H. Thomas, *Der Ursprung des Wortes Theodiscus*, *Histor. Zeitsch.*, 247, 1988, 295-331 ; *Zur Geschichte von theodiscus und teutonicus im Frankenreich des 9. Jahrhunderts*, in *Beiträge zur Geschichte der Regnum Francorum*, 22, Sigmarigen, 1990, 67-95.

xiii. J'ai donné le détail de la démonstration dans *Viva voce*, chap. 7.

xiv. On a surinterprété les jugements de ce dernier sur le latin parlé de son temps : Sidoine se place par rapport à la langue ordinaire, comme tous les érudits depuis les origines, en *custos grammaticae* plutôt agacé devant une expression orale relâchée. Cf. M. Banniard, *La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au V^e siècle*, in *Mélanges J. Fontaine* (éd. L. Holtz), Paris, 1992, 413-427.

xv. Ces dénominations ont été étudiées dans *Viva voce*, chap. 5. On complètera avec M. Van Uytfanghe, *Les expressions du type quod vulgo vocant dans les textes latins antérieurs au concile de Tours et aux serments de Strasbourg : témoignages lexicologiques et sociolinguistiques de la 'langue rustique romaine'?*, ZRPh, 105, 1989, 28-49.

xvi. Ce contre-champ langagier est étudié dans *Viva voce*, chap. 5. On a une belle analyse de cette situation de *variatio* entre le style destiné aux illettrés et le style destiné aux lettrés chez H. Berschin, *Biographie und Epochenstil*, t. 1, Stuttgart, 1986, p. 246 (dans le cas de la prédication d' Hilaire d'Arles).

xvii. La bibliographie sur le sujet est considérable. Outre les analyses récentes offertes par R. Wright, *Late latin*, et M. Banniard, *Viva voce*, une vaste présentation en a été dressée par W. Berschin, *Biographie und Epochenstil*, III, Stuttgart, 1991, XI *Correctio*. La transmission et le renouvellement de l'outillage grammatical proprement dit ont été décrits par V. Law, *The Insular Latin Grammarians*, Woodbridge, 1982 et *The study of Grammar*, in R. Mc Kitterick (éd.), *Carolingian culture : Emulation and Innovation*, Cambridge, 1994, 88-110.

xviii. Sur cette reconstitution, je renvoie aux analyses présentées par *Viva voce*, chap. 7 et 9, notamment aux pages 493-505. Ces vues correspondent assez largement à celles de R. Wright, *Late latin* et *L'ensemble latino-roman du septième siècle*, in L. Callebaut (éd.) *Latin vulgaire, latin tardif IV*, Hildesheim-Zurich-New York, 1995, 103-112 ; et de M. Van Uytfanghe, *The Consciousness of a linguistic Dichotomy (Latin-Romance) in Carolingian Gaul : the Contradictions of the Sources and of their Interpretation*, in R. Wright (éd.), *Latin and the romance Languages on the Early Middle Ages*, Londres-New York, 1991, 114-129.

xix. Cette globalisation avait été très bien montrée par W. Fleckenstein, *Die Bildungsreform Karls des Grossen als Verwirklichung der Norma rectitudinis*, Bigge, 1953.

xx. Je reviendrai sur l'aspect proprement communicationnel en deuxième partie.

xxi. L'article fondateur est celui d'H.F. Muller, *On the Use of*

the Expression 'lingua romana' from the first to the ninth Century, ZRPh, 43, 1923, 9-19. Outre l'étude d'H.G. Koll, citée supra, on dispose à présent de la synthèse de B. Muller, *Zum Forleben von LATINU und seinen Verwandten in der Romania*, ZRPh, 79, 1983, 38-73.

xxii. Puisque G. Holtus a présenté une étude des Serments dans le cadre de cette Table ronde, je renvoie simplement à sa mise au point bibliographique. J'y ajoute l'importante étude d'A.S. D'Avallé, *Protostoria delle lingue romanze*, Turin, 427-465 et les remarques de M. Selig, *Parodie et protocole - L'importance de la "citation" pour les premiers documents des langues romanes*, in M. Selig, B. Frank, J. Hartmann, *Le passage à l'écrit des langues romanes*, Tubingen, 1993, p. 91-108.

xxiii. Nithard, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, (éd. Ph. Lauer, Paris, 1926, p. 101 sqq.

xxiv. Ces concepts sont présentés par M. Banniard, *Language and Communication in Carolingian Europe*, in *New Cambridge Medieval History*, t. 2, Part 4, Cambridge, 1995, p. 705-706 et *Latin tardif et latin mérovingien : communication et modèles langagiers*, REL, 73, 1996, 213-230, 229-230.

xxv. Le texte se trouve dans les MGH, *Capitularia regum Francorum*, ed. Boretz-Krause, II, 242 (p. 157-158).

xxvi. Cela a été souligné par J. Herman, *La langue latine dans la Gaule romaine*, in ANRW, 29, 2, Berlin, 1983, 1045-1062.

xxvii. Sur cet aspect, je renvoie à A.G. Martimort, *Les lectures liturgiques et leurs livres*, Turnhout, 1992 (Typologie 64) et C.B. Amphoux, J.P. Bouhot, *La lecture liturgique des Epîtres catholiques dans l'Eglise ancienne*, Prahins, 1996.

xxviii. Selon les estimations de C. Courtois, *L'évolution du monachisme en Gaule de saint Martin à saint Colomban*, in *Il monachesimo nell'altomedioevo e la formazione della civiltà occidentale (Settimane di studi...)*, Spolète, 1957, 47-72.

xxix. Sur ces défricheurs antiques et altimédiévaux, C. Delaplace, *Ermites et ascètes à la fin de l'antiquité et leur fonction dans la société rurale. L'exemple de la Gaule*, MEFRA, 104/2, Rome, 1992, 981-1024 et *Géographie de l'érémisme en Gaule, Marches et marges de la christianisation*, in A. Rousselle (éd.), *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'antiquité*, Perpignan-Paris, 1995, 409-434.

xxx. Sur les questions controversées de la situation effective des réseaux et de l'action ecclésiale au VIII^e siècle, je renvoie aux différents dossiers réunis dans J. Järnut, U. Nonn, M. Richter (éd.), *Karl Martel in seiner Zeit*, Sigmaringen, 1994. L'état (provisoire) des lieux en ce qui concerne l'installation du réseau paroissial est donné dans J. Le Goff et R. Rémond (dir.), *Histoire de la France religieuse, t. 1, Paris, 1988, chap. 000.*

xxxxi. Ces aspects sont brillamment évoqués dans une brève, mais suggestive étude de P. Bonnassie, *Le rapport de l'homme à la terre, ou les deux sens du mot "culture"*, in C. Duhamel-Amado, G. Lobrichon (éd.), G. Duby, *L'écriture de l'histoire*, t. 1, Bruxelles, 1996, 87-102.

xxxii. C'est le thème de F. Graus, *Volk, Herrscher und Heiliger im Reich der Merowinger*, Prague, 1965.

xxxiii. J'ai tenté de débusquer ces aspects dans *Genèse culturelle de l'Europe*, Paris, 1989, chap. 6 et dans *Les deux vies de saint Riquier : du latin médiatique au latin hiératique*, in *Médiévales*, t. 25, 1993, p. 45-52.

xxxiv. De toutes façons, la complexité du rapport entre forme et sens (ou entre l'émission d'un message et sa réception) donne matière à des analyses plus que délicates, ainsi que le montrent des traités de sémantique comme D. Sperber et D. Wilson, *La pertinence*, Paris, 1989 ou P. Attal, *Questions de sémantique*, Une approche comportementaliste du langage, Louvain-Paris, 1994.

xxxv. On trouvera une esquisse de cet aspect dans *Viva voce*, chap. 1.

xxxvi. Outre les chapitres (référencés ailleurs) de *Viva voce* sur ce sujet, j'ai tenté de préciser cette situation au VII^e siècle dans *Latin et communication orale en Gaule : le témoignage de la Vita Elegii*, in J. Fontaine et J. Hillgarth (éd.), *L'Europe au VII^e siècle : changement et continuité*, Londres, 1992, 58-86 ; et au VIII^e, dans *Seuils et frontières langagières dans la Francia romane du VIII^e siècle*, in J. Jarnut (éd.), *Karl Martel in seiner Zeit, Beihefte der Francia*, 37, Francfort, 1994, 171-190.

xxxvii. A cette langue s'applique aussi exactement l'analyse de K. Ewald, *Formelhafte Wendungen in den Strassburger Eiden*, VR, 23, 1964, 35-55. Elle est en effet formulaire ; son style rappelle de près celui de la chancellerie mérovingienne ; sa langue reflète directement le LPT2.

xxxviii. *De vita vel passione Leudegarii*, MGH, SRM, 5, 282 sqq.

xxxix. J. Linskill, *Saint Léger. Etude de la langue du manuscrit de Clermont-Ferrand, suivie d'une édition critique*, Paris, 1937.

xl. On trouvera un point de vue assez proche chez M. van Uytfanghe, *Latin mérovingien, latin carolingien, et "rustica romana lingua"*. Continuité ou discontinuité ?, *Revue de l'université de Bruxelles*, 1977, 65-88 et chez R. Mc Kitterick, *The Carolingian and the written Word*, Cambridge, 1989.

xli. Je renvoie pour aller vite à mes propres travaux, qui eux-mêmes ouvrent sur les bibliographies requises : *Viva voce*, chap. 9 ; *Oralité et formes marquées : expressivité et changement langagier*, 30 pages dactyl. in Actes du colloque de Paris-IV, *L'oralité en latin*, Juin 1994, sous presse pour 1996 ; *Ille et son système : chronologie du développement (III^e-VIII^e siècle)*, in Actes du colloque *Latin vulgaire/ Latin tardif IV*, Caen, 1994, Hildesheim-Zurich-New-York, 1995, 313-321 ; *Ablatif instrumental et cas régime (indirect) : sur la restructuration du latin tardif au protofrançais (III^e-VIII^e s.)*, *Lalies*, Actes de la session d'Aussois, Presses de l'ENS (Paris), 1995,

227-242.

xl.ii. On verra les remarques éclairantes en ce sens de P. Flobert, *Traits du latin parlé dans l'épopée : Lucain*, in *Latin vulgaire, latin tardif IV*, 483-489.

xl.iii. C'est notamment la thèse soutenue par R. Wright. On trouvera des considérations d'orientation proche dans un intéressant cahier dirigé par H. Bat-Zeev Shyldkrot, *Synchronie et diachronie : du discours à la grammaire*, Langue Française, 107, 1995.

xl.iv. C'est ce qui crée l'ambiguïté de la linguistique diachronique romane : le français continue le latin, mais n'est plus du latin. L'illusion d'un changement de langue complètement dilué dans le temps jusqu'à rendre apparemment absurde la notion de frontière diachronique naît de là.

xl.v. On trouvera des éléments de ce classement, avec les indications bibliographiques correspondantes dans *Viva voce*, chap. 9.

xl.vi. Je suis les conclusions d'H. Pinkster, *Evidence for SVO in Latin ?* in R. Wright (éd.), *Latin and the romance Language in the early Middle Ages*, Londres-New-York, 1991, p. 69-82 et celles pour l'AFC de C. Marchello-Nizia, *L'évolution du français. Ordre des mots, démonstratifs, accent tonique*, Paris, 1995.

xl.vii. C'est l'idée avancée par H. Lüdtke, *Les étapes du déclin de la flexion nominale latine*, in *Latin vulgaire, latin tardif IV*, 403-411, 409. Mais je suis par ailleurs d'accord avec sa reconstruction diachronique : les déclinaisons ne se sont pas évaporées dès le LPT1.

xl.viii. J'ai présenté le dossier dans *Viva voce*, p. 254 et p. 378 et dans *Les deux vies de saint Riquier*.

xl.ix. Sur ces rapports entre parole et écriture à l'époque mérovingienne, J. Herman, *Sur quelques aspects du latin mérovingien : langue écrite et langue parlée*, in M. Iliescu et W. Marxgut (éd.), *Latin vulgaire-latin tardif III*, Tubingen, 1992, 173-186. Le difficile problème de la disparition ou de la survie au moins partielle d'une diction différenciée selon les contextes énonciatifs (niveaux culturels des locuteurs, circonstances, rituels...) n'est pas résolu. R. Wright croit à la disparition de toute orthoépie ; j'ai été plus nuancé dans *Vox agrestis : quelques problèmes d'élocution de Cassiodore à Alcuin*, in *Antiquité classique, D'Hippocrate à Alcuin*, Limoges, 1985, 195-208.

l. J'ai suivi la présentation établie par R.L. Wagner, *Textes d'étude (ancien et moyen français)*, Paris, 1964, p. 9-13, à cette réserve que j'ai lissé la présentation typographie pour faire ressortir l'entrelac langagier.

li. Cette situation correspond à ce qui est nommé à juste titre un "monolinguisme complexe" par R. Wright, *Complex Monolingualism in Early Romance*, in *Linguistic Perspectives on Romance Languages*, W.J. Ashby et M. Mithun (éd.), Amsterdam/ Philadelphia, 1993, 378-387.

lii. Sur l'inadéquation qui consiste à voir dans les erreurs attestées dans une langue

donnée (forme orale ou forme écrite) la préfiguration automatique de ses tendances évolutives générales, cf. les pertinentes remarques de Cl. Blanche-Benveniste, *De quelques débats sur le rôle de la langue parlée dans les évolutions diachroniques*, in *Langue française*, 107, 1995 25-35. Ces observations rejoignent - à propos du français parlé contemporain - les nombreuses mises en garde de B. Löfstedt et de J. Herman contre une lecture simplificatrice et réductrice de ces phénomènes en LPT1.

liii. La formule est d'E. Coseriu (communication orale dans le cadre d'un séminaire tenu à Toulouse-II en 1996).

liv. L'article fondateur en la matière est celui d'U. Weinreich, *Is a structural Dialectology possible ?*, *WORD*, 10, 1954, 388-400. On en trouve une application à la définition d'une langue occitane (et non de parlers provençaux) dans l'introduction de P. Bec à son *Manuel pratique d'occitan moderne*, Paris, 1973, avec notamment des tableaux des réalisations maximales et des réalisations minimales du diasystème de l'occitan.

lv. Je suis les cartes des albums du NALF. Par exemple, au féminin, le pluriel de *vaches* est réalisé en -oy à Sarlat (-os plus au sud), alors qu'il l'est en -a long à Thiviers. L'opposition singulier/ pluriel est ainsi -o/ -oy en languedocien et -o/ -a: en limousin.

lvi. Les paradigmes en ont été étudiés par J. Allières, *Atlas linguistique de la Gascogne*, 5, *Le verbe*, Paris, 1974.

lvii. C'est faire du changement langagier un phénomène relevant avant tout de la subjectivité dans l'énonciation, à la manière dont cette dernière est analysée par C. Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation, De la subjectivité dans le langage*, Paris, 1980, travail repris depuis et approfondi dans *Les interactions verbales*, 3 vol., Paris, 1990-1993.

lviii. Cette situation plurifactorielle est naturellement favorisée par les mutations de civilisation : passage de l'Antiquité classique à l'Antiquité tardive, puis de cette dernière au très haut Moyen Age, en somme par la période III^e-VIII^e siècles, ce dernier siècle constituant une charnière historique, à la fois aboutissement d'une évolution accélérée et prélude à l'entrée dans le Moyen Age proprement dit (références à tout ceci dans Michel Banniard, *Le haut Moyen Age occidental*, Paris, 1979 - 3^e éd. 1991).

lix. Je laisse de côté la question de la prononciation. En outre, je ne crois pas que l'article défini, même sous forme d'articloïde, comme on l'a improprement appelé, était déjà né.

lx. Sur ces projections, on peut voir mes explications méthodologiques dans *Géographie linguistique et linguistique diachronique : Essai d'analyse analogique en latin tardif et en occitano-roman*, in *Via Domitia, Annales de l'Université de Toulouse-II*, 24, 1980, 9-43.

lxi. Ce type de présentation se trouve en filigrane dans les travaux pionniers de M. Pei, *The Language of the eighth Century Documents in Northern France. A study of the original Tardif Documents and other Sources*, New York, 1932 ; L. Sas, *The Noun Declension System in Merovingian Period*, Columbia, 1937 ; et plus récemment, G. Beckmann, *Die Nachfolgekonstruktionen des instrumental Ablativs im Spätlatein und im Französischen*,

ZRPh, *Beihefte 106*, Tübingen, 1963 ; P. Flobert, *Les verbes déponents latins des origines à Charlemagne*, Paris, 1975.

lxii. Concepts exposés dans P. Thuillier (éd.), *La science du désordre*, Numéro spécial (232) de *La Recherche*, Paris, 1991 ; P. Bergé et Y. Pomeau (éd.), *Le chaos*, Dossier de *Pour la Science*, Paris, 1995/1 ; et plus complexe, H. Peitgen et P. Richter, *The Beauty of Fractals, Images of Complex Dynamical Systems*, Berlin-Heidelberg-New York-Tokyo, 1986.

lxiii. Il va de soi que le modèle présenté devrait être valable pour les autres aires romanes. Je renvoie en particulier aux nombreux travaux de R. Wright sur l'Espagne.

lxiv. Cela ressort de l'étude de J. Devisse, *Hincmar, archevêque de Reims*, 3 vol., Genève, 1976, p. 334-335 et note 250. La *Vita Remigii* (MGH, SRM, t. 3, p. 251) qu'a composée Hincmar présente la prédication de Rémi dans le même état d'esprit : langue simple (*aperto sermone*) ; lecture publique (*in populo recitarentur*) ; réception naturelle (*sine tedio audire*).

lxv. La question de la prédication au IX^e siècle en France requiert à mon avis une enquête plus serrée que ce qui a été fait jusqu'à présent. Pour un maintien de la CV latinophone, G. Sanders, *Le remaniement carolingien de la Vita Bathildae*, AB, 100, 411-428 ; *contra*, pour son affaïssement, K. Heene, *Merovingian and carolingian Hagiography. Continuity or Change in Public and Aims ?*, AB, 107, 1989, 415-428 ; *Audire, legere, vulgo : an attempt to define public Use and Comprehensibility of Carolingian Hagiography*, in R. Wright (éd.), *Latin and the romance Languages*, 146-163.

lxvi. Elle permet de surmonter le conflit entre l'emploi d'une latinité hiératique, mais inintelligible et celui d'une latinité médiatique, mais affreusement "vulgaire".

lxvii. C'est la définition posée - dans le cours d'enquêtes sur les dialectes modernes - par W. Labov, *Sociolinguistique*, Paris, 1976, 187.

lxviii. On trouvera des illustrations et des analyses détaillées - toujours dans le domaine langagier moderne - pour les fractures qu'entraînent dans la communication le renoncement à une norme commune et l'augmentation consécutive du champ de dispersion au delà des limites tolérables (le déboîtement du diasystème) dans W. Labov, *Principles of linguistic Changes, 1, Internal Factors*, Cambridge (USA), 1994, chap. 19 et 20. Par ailleurs, ces chapitres ont pour objet - de manière un peu inattendue chez un sociolinguiste - de récuser, en linguistique diachronique, le point de vue fonctionnaliste et, de ce fait, communicationnel, au profit d'une approche purement mécaniste (néo-néogrammairienne), à tort, à mon avis. Car le dossier présenté dans l'ouvrage lui-même, s'il est considéré avec les méthodes d'étude propres à celles des *systèmes dynamiques complexes* (autrement dit chaotiques), laisse clairement se dégager la réalité d'un processus de tri et de choix langagiers à la faveur d'un stade intermédiaire B où les ajustements ne sont pas encore acquis au niveau de la parole. De ce fait, les occurrences attestées ne correspondent pas immédiatement à la restructuration finale. C'est la période d'essai ; mais, au fond, il n'y a qu'une solution qui l'emporte déjà en dynamique : c'est l'état final C (cf. p. 596-599). Ces questions pourraient faire l'objet d'un autre colloque !

ABREVIATIONS

HL : *High Level* (niveau éduqué)

LL : *Low Level* (niveau spontané)

LPC : Latin parlé classique

LPT : Latin parlé tardif

LPT1 : LPT de phase 1, IIIe-Ve siècle (LPT "impérial")

LPT2 : LPT de phase 2, VIe-VIIe s. (ici, LPT "mérovingien")

NALF : Nouvel Atlas Linguistique de la France par régions (CNRS, Paris).

PF : Protofrançais (VIIIe s.)

AF : Ancien Français

AFC : Ancien Français Classique (IXe-XIIe s.)

FPC : Français Parlé Contemporain

GCR : Grammaire Comparée des Langues Romanes (MEYER-LÜBKE)

SVO : Sujet-Verbe-Objet

LSS : *Lateinische Syntax und Stilistik* (HOFMANN-SZANTYR)

BIBLIOGRAPHIE (LIMITEE)

Attal P., *Questions de sémantique, Une approche comportementaliste du langage*, Louvain-Paris, 1994.

Amphoux A., Bouhot J., *La lecture liturgique des Epîtres catholiques dans l'Eglise ancienne*, Prahins, 1996.

Avalle d'A., *Protostoria delle lingue romanze*, Turin, 1965. *catholiques dans l'Eglise ancienne*, Prahins, 1996.

Banniard M., *Le haut Moyen Age occidental*, Paris, 1979 - 3^e éd. 1991.

---, *Géographie linguistique et linguistique diachronique : Essai d'analyse analogique en latin tardif et en occitano-roman*, in *Via Domitia, Annales de l'Université de Toulouse-II*, 24, 1980, 9-43.

---, *Vox agrestis : quelques problèmes d'élocution de Cassiodore à Alcuin*, in *Antiquité classique, D'Hippocrate à Alcuin*, Limoges, 1985, 195-208.

---, *Saint Jérôme et l'elegantia d'après le De optimo genere interpretandi (ep. 57)*, in *Jérôme entre l'Orient et l'Occident*, Colloque CNRS, Paris, 1988, p. 305-322.

---, *Genèse culturelle de l'Europe*, Paris, 1989.

---, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, paru aux *Etudes Augustiniennes*, Paris, 1992.

---, *Latin et communication orale en Gaule : le témoignage de la Vita Elegii*, in J. Fontaine et J. Hillgarth (éd.), *L'Europe au VII^e siècle : changement et continuité*, Londres, 1992, 58-86.

---, *La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au V^e siècle*, in *Mélanges J. Fontaine* (éd. L. Holtz), Paris, 1992, 413-427.

---, *Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie*, BSL, 88, 1993, 139-162.

---, *Les deux vies de saint Riquier : du latin médiatique au latin hiératique*, in *Médiévales*, t. 25, 1993, p. 45-52.

---, *Seuils et frontières langagières dans la Francia romane du VIII^e siècle*, in J. Jarnut (éd.), *Karl Martel in seiner Zeit, Beihefte der Francia*, 37, Francfort, 1994, 171-190.

---, *Ille et son système : chronologie du développement (III^e-VIII^e siècle)*, in *Actes du colloque Latin vulgaire/ Latin tardif IV*, Caen, 1994, Hildesheim-Zurich-New-York, 1995, 313-321.

---, *Ablatif instrumental et cas régime (indirect) : sur la restructuration du latin tardif au protofrançais (III^e-VIII^e s.)*, *Lalies*, Actes de la session d'Aussois, Presses de l'ENS (Paris), 1995, 227-242.

---, *Language and Communication in Carolingian Europe*, in *New Cambridge Medieval History*, t. 2, Part 4, Cambridge, 1995, p. 705-706.

---, *Latin tardif et latin mérovingien : communication et modèles langagiers*, REL, 73, 1995, 213-230, 229-230.

---, *Oralité et formes marquées : expressivité et changement langagier*, 30 pages dactyl. in *Actes du colloque de Paris-IV, L'oralité en latin*, Juin 1994, sous presse pour 1996.

Heurgon J. (éd.), *Varro, Res rusticae (3, 2, 13)*, t. 1, Paris, 1978.

Bat-Zeev Shyldkrot H., *Synchronie et diachronie : du discours à la grammaire*, *Langue Française*, 107, 1995.

Baratin M. et Desbordes F., *L'analyse linguistique dans l'antiquité classique*, t. 1, Paris, 1981.

Bec P., *Manuel pratique d'occitan moderne*, Paris, 1973.

Beckmann G., *Die Nachfolgekonstruktionen des instrumental Ablativs im Spätlatein und im Französischen*, ZRPh, Beihefte 106, Tübingen, 1963.

Bergé P. et Pomeau Y. (éd.), *Le chaos*, Dossier de *Pour la Science*, Paris, 1995/1.

Berschlin H., *Biographie und Epochenstil*, t. 1, Stuttgart, 1986.

----, *Biographie und Epochenstil*, III, Stuttgart, 1991.

Blanche-Benveniste Cl., *De quelques débats sur le rôle de la langue parlée dans les évolutions diachroniques*, in *Langue française*, 107, 1995 25-35.

Bonnassie P., *Le rapport de l'homme à la terre, ou les deux sens du mot "culture"*, in C. Duhamel-Amado, G. Lobrion (éd.), G. Duby, *L'écriture de l'histoire*, t. 1, Bruxelles, 1996, 87-102.

Cerquiglini B., *La naissance du français*, Paris, 1991.

Collart J., *Varron grammairien latin*, Paris, 1954.

Courtois C., *L'évolution du monachisme en Gaule de saint Martin à saint Colomban*, in *Il monachesimo nell'altomedioevo e la formazione della civiltà occidentale (Settimane di studi...)*, Spolète, 1957, 47-72.

Dangel J., *Histoire de la langue latine*, Paris, 1995.

Delaplace C., *Ermites et ascètes à la fin de l'antiquité et leur*

fonction dans la société rurale. L'exemple de la Gaule, MEFRA, 104/2, Rome, 1992, 981-1024.

---, *Géographie de l'érémisme en Gaule, Marches et marges de la christianisation*, in A. Rousselle (éd.), *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'antiquité*, Perpignan-Paris, 1995, 409-434.

Desbordes F., *Latinitas : constitution et évolution d'un modèle de l'identité linguistique*, in S. Saïd (éd.), *Hellénismos, quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, Leyde/ New-York/ Cologne, 1991, 33-47.

Devisse J., *Hincmar, archevêque de Reims*, 3 vol., Genève, 1976.

Ewald K., *Formelhafte Wendungen in den Strassburger Eiden*, VR, 23, 1964, 35-55.

Fleckenstein W., *Die Bildungsreform Karls des Grossen als Verwirklichung der Norma rectitudinis*, Bigge, 1953.

Flobert P., *Les verbes déponents latins des origines à Charlemagne*, Paris, 1975.

---, *Traits du latin parlé dans l'épopée : Lucain*, in *Latin vulgaire, latin tardif IV*, 483-489.

Graus F., *Volk, Herrscher und Heiliger im Reich der Merowinger*, Prague, 1965.

Grimal P., *La littérature latine*, Paris, 1994.

Heene K., *Merovingian and carolingian Hagiography. Continuity or Change in Public and Aims ?*, AB, 107, 1989, 415-428.

---, *Audire, legere, vulgo : an attempt to define public Use and Comprehensibility of Carolingian Hagiography*, in R. Wright (éd.),

Latin and the romance Languages, 146-163.

Herman J., *La langue latine dans la Gaule romaine*, in ANRW, 29, 2, Berlin, 1983, 1045-1062.

---, *Sur quelques aspects du latin mérovingien : langue écrite et langue parlée*, in M. Iliescu et W. Marxgut (éd.), *Latin vulgaire-latin tardif III*, Tübingen, 1992, 173-186.

Holtz L., *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Etude sur l'Ars Donati et sa diffusion, IV^e-IX^e siècle*, Paris, 1981.

Järnut J., Nonn U., Richter M. (éd.), *Karl Martel in seiner Zeit*, Sigmaringen, 1994.

R. Kaster, *Guardians of Language*, Berkeley, 1988.

Koll H., *Lingua latina, lingua roman(ica) und die Bezeichnungen für die romanischen Vulgärsprachen*, *Estudis romanics*, VI, 1957-1958, 1-70.

Kerbrat-Orecchioni C., *L'énonciation, De la subjectivité dans le langage*, Paris, 1980.

---, *Les interactions verbales*, 3 vol., Paris, 1990-1993.

Labov W., *Sociolinguistique*, Paris, 1976.

---, *Principles of linguistic Changes, 1, Internal Factors*, Cambridge (USA), 1994.

Law V., *The Insular Latin Grammarians*, Woodbridge, 1982.

---, *The study of Grammar*, in R. Mc Kitterick (éd.), *Carolingian culture : Emulation and Innovation*, Cambridge, 1994, 88-110.

Le Goff J. et Rémond R. (dir.), *Histoire de la France religieuse*, t. 1, Paris, 1988.

Lüdtke H., *Les étapes du déclin de la flexion nominale latine*, in

Latin vulgaire, latin tardif IV, 403-411, 409.

Marchello-Nizia C., *L'évolution du français. Ordre des mots, démonstratifs, accent tonique*, Paris, 1995.

Martimort A., *Les lectures liturgiques et leurs livres*, Turnhout, 1992 (*Typologie 64*).

Mc Kitterick R., *The Carolingian and the written Word*, Cambridge, 1989.

Muller H., *On the Use of the Expression 'lingua romana' from the first to the ninth Century*, ZRPh, 43, 1923, 9-19.

Muller B., *Zum Forleben von LATINU und seinen Verwandten in der Romania*, ZRPh, 79, 1983, 38-73.

Norden E., *Die Antike Kunstprosa vom VI Jahrhundert vor Chr. bis in die Zeit der Renaissance*, 2 vol., Leipzig, 1898.

Pei M., *The Language of the eighth Century Documents in Northern France. A study of the original Tardif Documents and other Sources*, New York, 1932.

Peitgen H. et Richter P., *The Beauty of Fractals, Images of Complex Dynamical Systems*, Berlin-Heidelberg-New York-Tokyo, 1986.

Pinkster H., *Evidence for SVO in Latin ?* in R. Wright (éd.), *Latin and the romance Language in the early Middle Ages*, Londres-New-York, 1991, p. 69-82.

Sanders G., *Le remaniement carolingien de la Vita Bathildae*, AB, 100, 411-428.

Sas L., *The Noun Declension System in Merovingian Period*, Columbia, 1937.

Selig M., *Parodie et protocole - L'importance de la "citation" pour*

les premiers documents des langues romanes, in M. Selig, B. Frank, J. Hartmann (éd.), *Le passage à l'écrit des langues romanes*, Tübingen, 1993, p. 91-108.

Sperber D. et Wilson D., *La pertinence*, Paris, 1989.

Thomas H., *Der Ursprung des Wortes Theodiscus*, *Histor. Zeitsch.*, 247, 1988, 295-331.

---, *Zur Geschichte von theodiscus und teutonicus im Frankenreich des 9. Jahrhunderts*, in *Beiträge zur Geschichte der Regnum Francorum*, 22, Sigmarigen, 1990, 67-95.

Thuillier P. (éd.), *La science du désordre*, Numéro spécial (232) de *La Recherche*, Paris, 1991.

Uytfanghe van M., *Latin mérovingien, latin carolingien et "rustica romana lingua"*. Continuité ou discontinuité ?, *Revue de l'université de Bruxelles*, 1977, 65-88.

---, *Les expressions du type quod vulgo vocant dans les textes latins antérieurs au concile de Tours et aux serments de Strasbourg : témoignages lexicologiques et sociolinguistiques de la 'langue rustique romaine'?*, *ZRPh*, 105, 1989, 28-49.

---, *The Consciousness of a linguistic Dichotomy (Latin-Romance) in Carolingian Gaul : the Contradictions of the Sources and of their Interpretation*, in R. Wright (éd.), *Latin and the romance Languages on the Early Middle Ages*, Londres-New York, 1991, 114-129.

Wagner R., *Textes d'étude (ancien et moyen français)*, Paris, 1964, p. 9-13.

Weinreich U., *Is a structural Dialectology possible ?*, *WORD*, 10, 1954, 388-400.

Wright R., *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, 1982.

---, *L'ensemble latino-roman du septième siècle*, in L. Callebat (éd.) *Latin vulgaire, latin tardif IV*, Hildesheim-Zurich-New York, 1995, 103-112.

---, *Complex Monolingualism in Early Romance*", in *Linguistic Perspectives on Romance Languages*, W.J. Ashby et M. Mithun (éd.), Amsterdam/ Philadelphia, 1993, 378-387.